

pour dot une mère infirme et deux sœurs hors d'état de se suffire à elles-mêmes. Pesez bien cette raison.

— Comment la mère est-elle devenue aveugle ?

— Le mal est venu petit à petit. Elle est bien allée à Auch pour consulter, mais on lui a prescrit un traitement impossible à exécuter dans sa position. Maintenant, outre ses souffrances ordinaires, elle a des fièvres interminantes qui l'épuisent.

Le curé était tout ému. Edouard partageait son émotion.

Le lendemain, en allant au presbytère, il passa par le sentier de la Mare. La fenêtre du rez-de-chaussée de la maison de l'aveugle était ouverte. Edouard jeta un rapide coup d'œil dans l'intérieur. La pauvre infirme était commodément assise dans un fauteuil, un oreiller bien blanc soutenait sa tête. Son visage pâle et défilait avait une sérénité ineffable. Elle causait avec sa fille aînée, qui travaillait à ses côtés. Les deux enfants jouaient dans un coin.

Edouard fit sa visite au curé, puis ils sortirent ensemble et rencontrèrent les filles de la malade.

— Eh bien ! mademoiselle Marianne, comment va votre chère maman aujourd'hui ? dit le curé.

— C'est son bon jour, répondit Marianne ; mais elle est bien faible. Je l'ai laissée seule un instant pour aller un peu jusqu'à l'église : les enfants n'étaient pas sortis de la journée.

— Le médecin est-il venu ?

— Non, monsieur le curé. Quand il a vu maman la semaine dernière, il a dit qu'il n'osait plus lui donner de quinine ; qu'il fallait qu'elle se reposât un peu. Toutes les voisines lui conseillent une foule de remèdes, mais je n'ose pas les lui laisser essayer : j'ai si peur qu'ils lui fassent plus de mal que de bien !

— Si j'osais, dit Edouard, vous offrir des pilules que j'ai vu employer dans les colonies ? Je crois qu'elles ne peuvent jamais être nuisibles. Les médecins les prescrivent, je les ai expérimentées sur moi-même. Elles m'ont parfaitement guéri.

Marianne interrogea le curé du regard.

— A votre place, mon enfant, j'essayerais, dit-il.

— Savez-vous ce que contiennent ces pilules ? demanda-t-il à Edouard.

— Oui, répondit le jeune homme en riant : ce sont simplement des toiles d'araignées avec la gomme ; ces pilules se trouvent au couvent de la Compassion à Toulouse. J'en ai fait moi-même bien souvent.

— Si vous voulez bien, monsieur, m'indiquer où je pourrai m'en procurer, dit Marianne en s'adressant à Edouard.

— Permettez-moi, mademoiselle, de vous en apporter chez vous demain. Je vous expliquerai en même temps la manière de les prendre.

L'offre faite simplement fut acceptée de même. Edouard trouva dans cette famille une société fort agréable. Il s'était d'abord borné à venir s'informer de temps en temps de l'état de la malade, à qui son remède avait très-bien réussi. Bientôt il vint tous les jours. La pauvre aveugle paraissait si reconnaissante et si heureuse de ses visites ! Elle causait très-bien. Edouard s'habitua à passer bien des moments de la journée auprès du fauteuil de cette femme infirme.

Marianne ne se mêlait guère à la conversation. Pensive et recueillie, elle travaillait, sans relâche, assise habituellement près de la fenêtre qui donnait sur la route.

Quelquefois Edouard s'était surpris à l'examiner avec une profonde attention. Elle avait perdu toute la fraîcheur de la jeunesse : son teint, d'une pâleur unie, était sans aucun éclat ; ses cheveux châtins clair formaient deux bandeaux plats au-dessus de ses tempes ; sa bouche aux lèvres fines ne souriait presque jamais ; ses yeux bleus, profondément enfoncés sous l'arcade sourcillière, bordés de cils bruns longs et épais, étaient fatigués par les veilles et le travail ; sa taille mince, toujours emprisonnée dans une robe noire, penchait en avant ; ses mains amaigrées avaient les jointures un peu fortes, indiquant que les doigts agiles de l'ouvrière maniaient souvent l'aiguille. Tout l'ensemble de Marianne était frêle et délicat. Elle pouvait avoir environ vingt-huit ans. Les terribles rides, si redoutées des coquettes, se voyaient déjà autour de son oeil.

— Pauvre fille ! pensait Edouard en la regardant avec un sentiment de compassion. Le curé a raison. Sa jeunesse est fanée !

Souvent il avait essayé de la faire causer. Elle répondait simplement aux questions qu'il lui faisait et retombait vite dans ses silencieuses méditations.

— Est-ce que M^{lle} Marianne n'a pas envie de se faire religieuse ? demanda-t-il un jour au curé.

— Pas que je sache : ce n'est pas une de ces personnes à chercher sans cesse si leur vocation les pousse là ou là. La voie dans laquelle Dieu veut qu'elle marche lui paraît toute tracée : elle doit se dévouer à sa mère et à ses sœurs, et ce devoir elle le remplit sans réflexion aucune.

Un jour Edouard vint comme de coutume. Marianne était seule : sa mère, plus souffrante, avait dû rester couchée ; ses petites filles la gardaient. Obligée de causer, Marianne le fit sans affectation. Elle eut pour remercier Edouard des mots si touchants, que le jeune homme se sentit tout attendri. L'émotion avait coloré le visage toujours si pâle de la pauvre fille. Ses yeux brillaient d'un éclat humide. En la quittant Edouard se disait : « Elle n'est pas flétrie, elle n'est qu'étiolée. Comme cette femme-là saurait aimer ! Un peu de bonheur la ferait revivre. »

Il semblait que ce jour-là Marianne eût perdu quelque chose de sa réserve. Souvent, avant d'entrer, Edouard s'appuyait un instant sur l'appui extérieur de la fenêtre près de laquelle Marianne était assise. Elle causaient un instant. Edouard croyait avoir trouvé par là un moyen pour la forcer à se reposer quelques minutes. Elle l'accueillait avec un sourire qui ne faisait qu'effleurer ses lèvres, mais ce sourire suffisait pour éclairer son visage mélancolique.

Insensiblement l'intérêt qu'Edouard prenait à Marianne se changea en un sentiment plus tendre. Il interrogea son cœur et reconnut qu'il aimait. Cette découverte lui fit mal. Il résolut de déraciner cet amour et s'abstint de visites à la maison du sentier. Mais comme le temps lui parut long ! Il allait chez le curé et l'amenait à parler de celle qu'il voulait oublier. Alors il essaya de se démontrer la folie de sa passion.

— Je me suis laissé prendre comme un sot à ses airs résignés, se disait-il, je lui ai prêté toutes les vertus qu'elle n'a peut-être qu'en apparence. Qui me dit que cet amour pour sa mère ne s'évanouirait pas devant une demande en mariage ? Il lui est facile d'être dévouée et de ne pas vouloir quitter sa famille. M. le